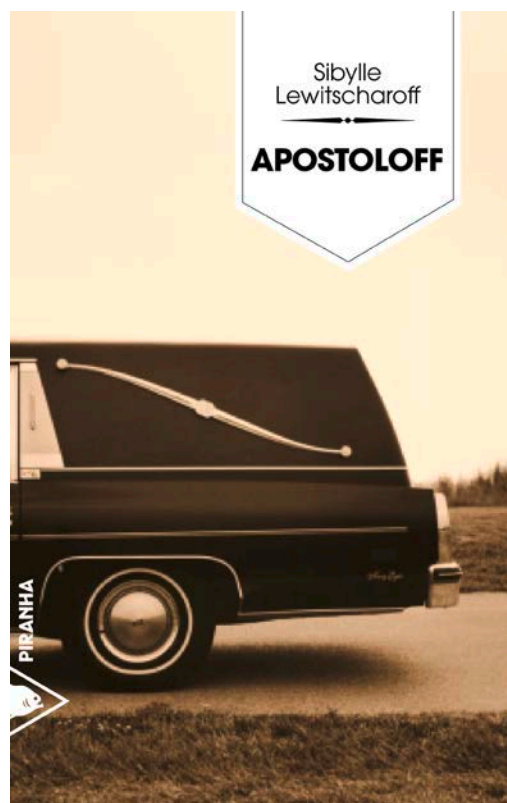




© Susanne Schleyer / autorenarchiv.de



INTERVIEW DE SIBYLLE LEWITSCHAROFF

AUTEUR D'APOSTOLOFF

Pong¹ est l'histoire d'un fou qui veut changer le monde. On rencontre dans Blumenberg² le philosophe Hans Blumenberg (1920-1996), « nerveusement excentrique », toujours accompagné d'un lion qu'il est seul à voir, et sans cesse persuadé que l'animal l'a choisi parce qu'il est « le dernier philosophe à savoir lui rendre hommage ». Dans Apostoloff, vous évoquez un père « sorti [...] du sillon dans lequel son nom lui avait imposé de se tenir », « l'élu [...] devenu peu à peu un tyran domestique, un apôtre de la susceptibilité, un bonhomme endolori qui se délectait de ses propres lamentations » (p. 62), un être qui « considérait que son obscurité intérieure était sans pareille » (p. 20) et qui, au bout du compte, s'est pendu. Ces trois derniers titres traduits en français ont au moins un point commun : la folie, l'anormalité. Pourquoi et comment s'est faite cette exploration ?

S. L. : Les fous m'ont toujours intéressée. Bien que naturellement le philosophe Hans Blumenberg ne fût absolument pas fou, mais un original qui faisait de la nuit le jour. Sa vie nocturne fut extraordinairement productive. La nuit, il pouvait travailler en toute tranquillité, probablement aussi oublier l'affront que, dans ses jeunes années, les nazis lui avaient infligé. Je lui ai purement et simplement posé un lion sur son tapis – une invention littéraire délibérée

¹ *Pong*, traduit par Anne Weber, Stock, 2000.

² *Blumenberg*, traduit par Gérard Marino, Les Belles Lettres, 2014.

qui rappelle la vie de saints célèbres. Le fait que les fous m'intéressent peut être en rapport avec mon vécu familial. En même temps, ce sont des personnages reconnaissants qui permettent d'exploiter littérairement parlant des structures de pensée riches en métaphores, alogiques mais également conséquentes en elles-mêmes. J'ai tenté cela au maximum avec *Pong et Pong redividus*.

Des critiques allemands ont vu dans Apostoloff votre « roman le plus autobiographique ». En effet, il n'est pas besoin de gratter beaucoup pour y trouver des réalités autobiographiques : vos origines bulgares-souabes, un père gynécologue qui s'est suicidé, une mère peu présente auprès de ses enfants, un pays revisité d'où était originaire votre père. Partagez-vous cet avis ? Et pourquoi fallait-il, après Pong, Harald le Courtois³, Montgomery, Consummatus, et avant Blumenberg et le roman policier félin Killmousky⁴, que vous écriviez un roman grandement autobiographique ?

S. L. : C'est exact. *Apostoloff* contient des références de l'ordre de la biographie familiale, mais pas totalement. Par exemple, je n'ai pas de sœur mais un frère. Je n'ai pu me permettre d'exploiter le thème de la Bulgarie qu'après le décès de notre mère. Pas avant. Mais les émigrants bulgares – tous des hommes – qui vivaient à l'époque avec leurs femmes et enfants allemands à Stuttgart, étaient un thème haut en couleurs auquel, à la longue, je ne pouvais pas me permettre d'échapper.

Et pourtant, Apostoloff est aussi une fiction. Car que penser du prétexte du voyage, du transfert des restes de l'« association des Bulgares de Stuttgart » – une construction fictionnelle qui donne tant de vie au roman et vous permet de parler de façon si contrastée du pays d'origine de votre père ?

S. L. : Bien sûr. La fiction permet de plus grandes libertés, est littérairement parlant beaucoup plus fertile qu'un corset biographico-familial trop étroit.

Mais au-delà du réel très concret, le lecteur est aussi frappé par l'intervention quasi-naturelle du « merveilleux » onirique et/ou religieux. La nuit, la narratrice voit son père qui, d'abord assis près d'elle dans sa chambre, se lève avec lenteur puis traverse la cloison, « le bout de sa corde [traînant] encore par terre, jusqu'à ce qu'il finisse lui aussi par disparaître. » (p. 11) Pendant le voyage le long d'une « côte massacrée », celle de la mer Noire, « l'œil du père » apparaît. « Le père repose à moitié endormi, à moitié éveillé, sur la ligne d'horizon » (p. 220) Par ailleurs, vous évoquez à plusieurs reprises dans une sorte de regard ascendant, détaché de la réalité terrestre, la présence d'anges. Le recours au merveilleux n'est pas courant dans le roman contemporain allemand. Quelle fonction lui attribuez-vous ici et dans votre œuvre ?

³ Harald le Courtois, traduit par Anne Weber, Seuil, 2002.

⁴ Killmousky, Piranha, à paraître.

S. L. : Le surnaturel a pour moi une fonction importante. Ayant passé quelques temps en Argentine, j'ai été formée à la littérature sud-américaine. Chez les Sud-Américains, on trouve fréquemment des lévitations, des montées au ciel et des descentes du ciel. De nombreux auteurs sud-américains jouent très librement avec de tels sujets. Le roman dantesque auquel je travaille actuellement, un roman moderne sur un congrès qui se situe à Rome, a pour thème principal la montée en enfer et au ciel. Tous les spécialistes de Dante se sauvent : montons ! Seul, le chroniqueur est resté sur terre.

Entretien réalisé par François Mathieu pour Piranha en février 2015.

Sibylle Lewitscharoff

Apostoloff

Parution le 6 février 2015

288 pages – 19 €

Existe en version numérique

Extrait sur www.piranha.fr



PIRANHA